

0085

365

MÉMOIRES
DU
CHEVALIER DE ***.

SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE ***

SECONDE PARTIE

MÉMOIRES

D U

CHEVALIER DE ***.

Par Monsieur le Marquis
D'ARGENS.

SECONDE PARTIE.



A PARIS.

M. DCC. XLVII.

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE ***

Le Maréchal de France

et de la République

SECONDE PARTIE



A PARIS

M. DCC. XLVII.



MÉMOIRES
DU
CHEVALIER DE ***.

SECONDE PARTIE.

JE me rendis chez Madame de Nantouillet à l'heure ordinaire. Dona Theresà m'y avoit devancé. Je vous félicite, me dit-elle, de votre nouvelle dignité. Passez demain au Bureau de la Guerre, & l'on vous remettra vo-

II. Partie. A

tre Commission. Je ne pus lui répondre. Elle avoit choisi le moment pour me parler, où tout le monde étoit occupé à recevoir une Dame venue peu de tems après moi. Je fis ce que je pus pour lui expliquer par mes regards toute ma reconnaissance. Je voulus lui demander qu'elle me mît en situation de pouvoir lui apprendre mes sentimens; mais je ne pus trouver un seul instant pour lui parler. Je perdois l'espérance dont elle m'avoit flaté dans sa lettre, & elle étoit sur le point de sortir, lorsque s'étant approchée d'une fenêtre qui donnoit sur une cour, sous le prétexte de voir si son équipage l'attendoit, elle me fit signe de profiter de ce moment. Je m'approchai d'elle, & elle me remit un billet que je renfermai dans ma poche, sans qu'on pût s'en ap-

percevoir. Dès que je fus sorti de chez Madame de Nantouillet, je le lus avec précipitation, & voici ce qu'il contenoit.

B I L L E T.

*R*endez-vous ce soir sur les onze heures dans ma rue, vis-à-vis la porte des Franciscains. Vous y trouverez une personne en qui vous pouvez vous confier. Suivez-la dans l'endroit où elle vous conduira; & soyez assuré que vous ne courez aucun risque.

Je ne manquai pas d'aller au rendez-vous à l'heure précise. J'y trouvai ce domestique que j'avois mis dans mes intérêts, & qui avoit rendu ma première lettre à Dona Theresä. J'ai ordre, me dit-il, de vous conduire chez ma Maîtresse. Suivez-

A ij

moi, & ne craignez rien : on a pris toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidens qui pouvoient vous troubler. Don Sanche de Valcabro est parti ce matin pour Valladolid: il doit y rester quinze jours; & vous pourrez passer ce tems dans l'appartement de Dona Theresa, sans qu'aucun domestique puisse s'en appercevoir.

Quelque risque qu'il y eut dans cette démarche, je ne balançai pas un moment de voler chez ma belle Maîtresse. Je croyois mes jours trop payés, si je pouvois la posséder entièrement. Je suivis Ludovico: il me conduisit dans le jardin, où j'entrai par une porte qui donnoit dans une rue détournée. Je passai de-là par un escalier dérobé dans l'appartement de Dona Theresa. Elle avoit mis sa Fille de chambre dans sa confidence;

& ce fut elle qui me reçut. Elle me pria d'attendre un instant sans m'impatienter, sa Maîtresse étant obligée de donner quelques ordres, pour éloigner les domestiques, qui pourroient éclairer de trop près sa conduite. Don Sanche de Valcabro en avoit mené plusieurs avec lui. Elle donna des commissions aux autres, qui les éloignoient pour trois ou quatre jours. Elle envoya plusieurs lettres à différentes de ses amies, qui se trouvoient à plus de vingt lieues de Madrid. Elle ne garda auprès d'elle que sa Fille de chambre, Ludovico & son cuisinier, ne craignant point qu'il pût savoir ce qui se passoit dans son appartement. Lorsqu'elle eut donné les ordres nécessaires pour le départ des domestiques, qu'elle avoit exprès retenus auprès d'elle, pour qu'ils n'apportassent aucun obstacle à mon en-

A iij

trée dans les jardins , elle vint me joindre.

Je n'ai jamais ressenti un trouble égal à celui que sa vûe me causa. Elle avoit dans ses yeux quelque chose de si tendre & délicat , que je sentis la parole expirer dans ma bouche. Je voulus lui parler , & je ne lui tins que des discours interrompus & sans suite. Mon émotion la toucha : elle eut pitié de l'embaras où j'étois ; & m'interrompant avec un air de bonté : Vous voyez , me dit-elle , ce que je fais pour vous. Je ne cherche point à m'en justifier : c'est dans l'excès de votre reconnoissance que je dois trouver l'excuse de mes foibleffes.

La Femme de chambre de Dona Theresâ étoit sortie : j'étois seul avec ma belle Maîtresse : l'heure , le lieu , la situation , l'humeur des Dames Espagnoles , tout m'apprenoit mon de-

voir. Après quelques discours que l'amour & les désirs animoient, j'entendis sonner l'heure du Berger, & j'en voulus profiter. Dona Theresa se défendit autant qu'il le falloit, pour rendre mon bonheur plus parfait. Ses yeux où je lisois mon heureux destin malgré sa résistance, m'assûroient d'une victoire complete. Je fus heureux, & Dona Theresa combla mon amour des faveurs les plus cheres. J'étois jeune, & elle étoit aimable, vive, & belle. A peine, dans les premiers commencemens de nos transports, pûmes-nous faire usage de la parole. Nos désirs étoient trop violens, pour se calmer sitôt. Tout vainqueur que j'étois, je rattaquai plusieurs fois Dona Theresa: & quoiqu'elle résistât moins qu'à la premiere attaque, elle se défendit encore; & je goûtai les mêmes délices dans les

A iiij

derniers, que dans les premiers transports.

Il n'est point d'ardeur si parfaite, qui pendant un tems ne calme sa violence. Nous reprimes peu à peu Donna Therefa & moi l'usage de nos sens perdus dans une mer de délices. Hors nos plaisirs, nous avions tout oublié. Revenus de notre ravissement, nos yeux furent nos premiers interprètes. Ils nous apprirent les secrets mouvemens qui se passoient dans nos cœurs. L'usage de la voix nous revint ensuite. Nos discours avoient quelque chose d'entrecoupé, & qui se ressentoit de notre agitation. A peine fumes-nous quelques momens dans une situation plus tranquille, qu'un nouveau trouble nous saisit, & nous nous relivrâmes à nos premiers transports. Il est vrai que lorsque nous nous fumes remis de cet-

te nouvelle agitation, nous retrouvâmes plus vite notre situation ordinaire. Notre esprit se calma aisément, & nous nous expliquâmes avec beaucoup plus de tranquillité nos sentimens mutuels.

M'aimerez-vous toujours, me dit tendrement Dona Theresä? Puis-je compter sur vos sermens? Jurez-moi que votre cœur ne sera point infidèle. Au milieu des plaisirs, cette fatale idée empoisonne ma joie: sans cesse je crois vous perdre. Pourquoi me disiez-vous que vous aviez aimé en France? Que ne me laissiez-vous dans le doute de votre légèreté. Vous avez juré à d'autres femmes que vous les aimiez: vous leur avez fait les mêmes sermens. Que sont-ils devenus? Vous les avez violés, vous en avez perdu le souvenir dans mes bras. Peut-être suis-je réservée à essuyer le

même fort ; & tout l'amour que j'aurai eu pour vous , n'aura servi qu'à vous rendre plus coupable , sans pouvoir vous fixer. Que vous êtes injuste , lui répondis-je , de soupçonner une passion aussi délicate que celle que j'ai pour vous ! Vous m'accusez d'avoir aimé autrefois. Je voudrois n'avoir jamais eu le cœur tendre. Mes foiblesses passées me causent plus de peines qu'à vous. Je sens avec regret que j'ai pû être sensible pour d'autres apas : mais enfin si le repentir tient lieu d'innocence , mon cœur est aussi digne de vous , que s'il n'eut jamais brûlé que de vos feux. Ils seront donc éternels , ces feux , dit tendrement Dona Theresä , & je ne me repentirai pas de mes foiblesses ? Si vous êtes constant , je serai trop heureuse.

Cette idée répandit une gayeté infinie dans les discours & dans les ma-

*DU CHEVALIER DE *** II*

nières de ma belle Maîtresse. Nous réglâmes que je resterois dans son appartement pendant huit jours de suite, sans en sortir, son mari ne devant revenir que dans douze ou quinze. Je représentai à ma belle Maîtresse que mon amour ne pouvoit se contenter des rendez-vous contrainsts & gênés qu'elle me donnoit chez Madame de Nantouillet. Nous irons, me dit-elle, tous les jours chez Lucinda Mendoza, Abbessé de saint Jérôme. Elle nous recevra dans son parloir. Elle est fort mon amie : j'ai eu quelque attention pour elle, & lui ai rendu service dans une passion qu'elle a eue pour un de mes parens qu'elle a aimé très-tendrement jusqu'à sa mort. Nous serons libres chez elle, & d'autant plus en sûreté que le lieu est exempt de soupçon. Elle est la maîtresse de faire entrer dans son appar-

tement ceux qu'elle veut. Il ne faut pas même passer par la porte de l'Abbaye. N'allez pas au moins, ajouta en plaisantant Dona Theresa, en devenir amoureux. Songez qu'elle est jolie, & que je suis jalouse. J'asûrai ma belle Maîtresse qu'elle n'avoit rien à craindre. D'ailleurs, lui dis-je, elle est votre amie. Voudroit-elle vous enlever votre Amant ? Mon Dieu ! répondit Dona Theresa, ne faisons point cette épreuve. J'ignore les coûtumes & les sentimens des Françoises : mais je sai qu'il n'est point de femmes dans ce Pays, à qui le plaisir d'enlever une conquête à une autre ne fasse surmonter tous les obstacles de l'amitié. Je crois qu'elles pensent de même dans tout le monde. Et pourquoi notre Sexe auroit-il plus de fermeté & plus d'attachement à son devoir, que les hommes ? Quel est

celui qui ne trahit pas son ami, dès qu'il devient son rival? Jugez des autres par vous-même. Quelque amitié que vous eussiez pour mon mari, votre vertu lui feroit-elle le sacrifice de ma tendresse? Croyez-moi; le plus sûr est de nous défier en amour de toutes les assurances qu'on peut nous donner. Les playes que cause l'infidélité ne peuvent être guéries, quand elles sont faites. Quelque retour qu'un Amant ait vers sa Maîtresse, il ne l'en a pas moins trahie. Un cœur délicat souffre éternellement d'une pareille idée qui se présente sans cesse à l'esprit, malgré ce qu'on fait pour l'en banir.

J'étois si charmé des discours & des charmes de Dona Theresä, que j'avois passé sept jours sans sortir de son appartement: je croyois n'être arrivé que depuis un instant chez elle.

Je demandois à prolonger le tems qu'elle m'avoit prescrit, lorsqu'il fallut songer à sortir le plus vîte qu'il me feroit possible. Son mari qui devoit rester douze jours à Valladolid, n'en resta que sept. Il n'écrivit point à sa femme qu'il retournoit : il voulut lui faire une galanterie de son prompt retour ; & sur les onze heures du soir, la Fille de chambre de Dona Theresia vint lui apprendre que son mari étoit arrivé, & qu'il étoit sur le degré. Je n'eus le tems que d'entrer dans un cabinet à côté de la chambre, & ma Maîtresse en ferma la porte. Son époux entra dans l'instant. Elle parut très-surprise de son retour ; mais malgré le trouble où elle étoit, elle fut se contraindre. Don Sanche de Valcabro aimoit infiniment sa femme : il étoit absent d'elle depuis sept jours, & il n'eut pas la patience d'être au lit,

pour goûter les douceurs de l'himen. Après quelques préambules , qui tenoient beaucoup plus du mari que de l'Amant ; il exigea des faveurs , que Dona Theresa ne put lui refuser. J'en fus l'affligé témoin ; & du trou de la serrure , j'examinois ses plaisirs.

Quelle situation pour un Amant aussi tendre que je l'étois ! Encore trop heureux , si je sortois à si bon marché de l'embaras dans lequel je me trouvois. Don Sanche de Valcabro se fit apporter un morceau à manger dans sa chambre. Il fut impossible à sa femme de le faire souper ailleurs : il prétexta toujours qu'il étoit fatigué. Puisque vous avez soupé , lui dit-il , il est inutile que je prenne la peine de descendre dans ma sale à manger.

Je compris que j'étois destiné de passer la nuit entière dans le cabinet. En effet , dès qu'il eut soupé , il se

coucha, & la triste Theresä auprès de lui. Quelques maux que me causât la vûe du paisible bonheur de mon rival, je ne pouvois m'empêcher d'examiner toutes ses actions par la ferrure. Heureux mari ! disois-je ; tu recueilles sans peine des faveurs que je voudrois acheter aux dépens de mon sang. Tu ignores quel est ton bonheur : & si quelque chose me console des avantages que tu as sur moi, c'est que tu en ignores le prix. Toutes ces belles idées n'occupoient pas Don Sanche de Valcabro. A peine fut-il au lit, & eut-on éteint la lumière dans sa chambre, que je l'entendis ronfler de la bonne manière. Dors, m'écriai-je, dors, fortuné mortel, à qui les biens les plus précieux sont destinés. Il est vrai, dis-je un instant après, qu'on ne peut être véritablement heureux sans le cœur, & qu'il
n'a

n'a pas celui de son épouse. Mais, qu'importe ! Il croit être aimé ; & c'en est assez : tous les biens ne gissent que dans l'imagination.

Le jour me trouva plongé dans ces pensées. Quelque amoureux que je fusse, j'avois cependant fort envie de fortir de ma prison ; je désirois beaucoup de me voir hors de la maison de Don Sanche. Si j'avois été découvert, l'intrigue que j'avois avec sa femme, n'étant pas connue, j'aurois pû passer pour un voleur. Qu'auroit-on pensé dans le public ? Il m'eut falu, ou perdre ma réputation, ou celle de ma Maîtresse.

Je restai dans cette agitation jusques vers les neuf heures du matin. Alors Dona Theresa eut la liberté, par l'absence de son mari, qui sortit pour aller vaquer au devoir de sa charge, de me faire évader par le même

II. Partie.

B

dégré où j'avois passé, lorsque j'étois venu dans sa chambre. Elle n'eut que le loisir de me dire : Sauvez-vous, & profitez du tems. Je vous écrirai les mesures que je prendrai. Je descendis au jardin ; & sans être apperçû, je le traversai heureusement, & parvins jusqu'à la rue, sans aucun accident. Je fus très-content d'être sorti aussi aisément d'embaras. Si j'eusse été découvert, je me voyois encore dans une situation aussi triste qu'avant mon départ de Bruxelles. A peine fus-je arrivé chez moi, que Ludovico m'apporta une lettre de Dona Theresa.

L E T T R E.

*A*llez ce matin au Bureau de la Guerre prendre votre Commission qu'on vous délivrera. Vous êtes déjà connu des Commis. Ainsi vous n'avez besoin de personne pour vous

présenter. Remerciez généralement tous ceux qui se sont employés pour vous, ou qui disent l'avoir fait. Il est de notre intérêt commun qu'on ne sache jamais la main qui a perfectionné l'ouvrage : c'est assez que vous la connoissiez. Elle n'exige d'autre récompense que le plaisir de vous être utile. Je n'irai point aujourd'hui chez Madame de Nantouillet. J'emploierai mieux mon tems : je préviendrai l'Abbesse de saint Jérôme ; & vous pouvez demain sur les deux heures vous faire annoncer chez elle. Prenez patience pour un jour. Je suis aussi sensible que vous à la douleur d'être séparée de tout ce qui m'est cher. Mais quelque rude que soit l'absence, elle est supportable lorsqu'on sait qu'elle doit finir dans vingt-quatre heures. Je vous plains, au reste, d'avoir passé une aussi mauvaise nuit.

Qui nous eut dit un moment auparavant, les supplices où nous allions être destinés. Croyez que si votre délicatesse a été blessée, mon amour a gémé vivement. Encore dans vos peines vous n'étiez point obligé de vous contraindre, & de flater une passion qui faisoit votre tourment : & moi, j'étois forcée de cacher mes mouvemens de haine, sous les apparences de la tendresse. Votre idée m'a secouru au milieu de mes maux. J'ai eu recours à vous ; & par ma distraction, j'ai changé mes douleurs en plaisirs. Dans les bras de mon mari, je croyois être dans les vôtres ; & vous lui avez ravi les faveurs de son épouse, lors même qu'il en jouissoit. Vous devez vous consoler d'un malheur inévitable à tous ceux qui s'attachent à des femmes mariées. Il y auroit une foiblesse infinie de ressen-

tir trop vivement une chose à laquelle on sait qu'oblige la nécessité. Oubliez donc, mon cher Vaudreville, les chagrins de la nuit passée : je vous en dédommagerai demain avec usure, & si vous voulez vous venger de mon mari, je partagerai votre offense. Adieu. Je sens que mon feu m'emporte, & que je ne suis plus la maîtresse de mon imagination. Voilà l'effet des huit jours que vous avez passés dans mon appartement. Vous m'avez accoutumée à des transports que je ne puis calmer. Incessamment je crois vous voir dans ces momens heureux où votre ame & la mienne erroient mutuellement sur nos lèvres. Il me semble que je vous parle ; que dis-je ! que je vous parle, que je vous tiens dans mes bras, que vous m'y jurez une ardeur éternelle, & que C'en est trop : évitez-moi le reste. Pourquoi êtes-vous si

aimable? Vous me donnez même des desirs que j'ai peine à dompter, quand je sai qu'il vous est impossible de les éteindre... Je vous l'apprens d'avance. Si je contrains mes feux par votre absence, ils n'en seront que plus violens dès que je vous verrai.

Quelque emportée que fut la lettre de Dona Theresa, je la trouvai charmante. J'étois jeune, & une passion aussi vive que celle de ma Maîtresse convenoit parfaitement à mon âge & à mon caractère. A quoi sert, disois-je, la dissimulation de ces femmes, qui même dans les bras de leurs Amans, veulent passer pour Vestales? A quoi aboutissent toutes les finagrées de retenue & de pudeur dans une coquette qui ne trompe personne, & qu'on n'excuse point? Si l'amour dans une femme mariée est une foiblesse, le seul excès le justifie: on

ne peut être condamné des fautes auxquelles une puissance absolue nous nécessite. Pourquoi voudroit-on rendre le beau Sexe responsable des sentimens qui sont une suite nécessaire d'un panchant & d'une inclination invincible?

J'allai au Bureau de la Guerre. On m'y remit ma Commission, & un congé de six mois, qu'on me donnoit pour ranger mes affaires avant de joindre le Régiment. Dona Theresa avoit eu d'autant moins de peine à me faire obtenir cette dernière grace, qu'étant Etranger, j'avois une excuse valable dans les remises que j'attendois de France. En songeant à ma fortune, ma belle Maîtresse avoit songé à nos plaisirs: elle étoit assurée de me faire avoir toutes les années un semblable congé par le crédit que ses amis avoient dans le Bureau de la Guerre.

B iiij

Je fus peu occupé du plaisir qu'auroit dû me donner la réussite de mon affaire : mon avancement dans le Service tenoit alors peu de place dans mon cœur. Dona Theresà y regnoit elle seule. L'amour que j'avois pour elle, en avoit bani les autres sentimens. J'attendis l'heureux moment où je pusse me rendre chez l'Abbesse de saint Jérôme. J'y trouvai ma belle Maîtresse. Je pris avec peine sur moi de pouvoir me contraindre assez, pour ne me pas jeter à ses pieds devant Dona Mendoza son amie. J'étois si ému & si peu maître de moi-même, qu'à peine fis-je un léger compliment à l'Abbesse. Elle ne put s'empêcher de sourire de mon trouble. Je suis charmée, me dit-elle, Monsieur, que Dona Theresà me procure le plaisir de faire connoissance avec vous. Je vous estime infiniment. Sans avoir

l'honneur de vous avoir vû plusieurs fois, je suis assez bonne Phisionomiste pour deviner que le portrait qu'on m'a fait de vous est copié d'après nature. Ayant eu le tems de me remettre un peu, je remerciai Dona Mendoza de la bonne opinion qu'elle avoit de moi. Je ne l'avois point regardée jusqu'alors : je l'envisageai, & je vis qu'elle étoit d'une beauté éblouissante. Si j'avois été moins amoureux, j'aurois fait plus d'attention à tant de charmes ; mais je m'approchai de ma chere Theresa, & j'attachai uniquement tous mes regards sur ses beaux yeux.

La conversation fut d'abord assez animée. L'amour en fit le sujet. Je me plaignis des maux qu'il m'avoit causés pendant vingt-quatre heures. Je dépeignis mes peines le plus vivement qu'il me fut possible. Dona

Mendoza comprit bientôt qu'elle devenoit un tiers incommode dans la conversation, & elle se retira. Nous ne tardâmes pas à profiter de son absence. Nos plaisirs furent d'autant plus charmans, que nos désirs avoient été contraints quelque tems. Deux fois j'expirai dans les bras de ma belle Maîtresse, & deux fois je vis son ame prête à s'envoler. Il sembloit que le lieu où nous étions donnoit un air plus tendre à nos transports. Ces grilles, ces dortoirs, tous ces attirails inventés pour le supplice des cœurs, servoient à notre bonheur, & le rendoient plus délicat.

Lorsque Dona Mendoza jugea qu'elle pouvoit ne nous être plus à charge, elle revint nous trouver, & nous fit servir une collation magnifique. Nous restâmes chez elle jusques vers les sept heures du soir. Je

me retirai quelque tems avant ma belle Maîtresse, pour éviter les soupçons. Dans tous nos rendez-vous nous en usâmes toujours de même.

Mon bonheur continua deux mois de suite, sans qu'il arrivât aucun changement dans mes affaires. Mais l'amour causa tout-à-coup une étrange révolution dans mon cœur. Je voyois tous les jours Dona Mendoza. Souvent je passois des heures entières tête-à-tête avec elle, lorsque j'arrivois plutôt à l'Abbaye que Dona Theresa. J'avois des conversations avec la belle Religieuse capables d'émouvoir un cœur beaucoup plus constant que le mien. Je m'accoutumai peu-à-peu à examiner sa beauté avec plus d'attention que dans les commencemens. Elle est bien belle, disois-je quelquefois en moi-même, & si je n'aimois point Dona Theresa, rien

ne feroit auffi digne de mes vœux. Je portois quelquefois mes pensées plus loin. Eh quoi ! disois-je, est-ce que je ne pourrois point aimer ces deux femmes à la fois ? Quel crime y auroit-il dans une semblable passion, pourvû que Dona Theresâ ignorât mon nouvel engagement ? Et de quoi pourroit se plaindre Dona Mendoza, si elle consentoit elle-même de partager mon cœur avec son amie, à qui je suis attaché par l'amour & la reconnoissance ? Ce raisonnement me paroissant concluant, cet air, cette langueur que je voyois dans les yeux de Dona Mendoza, m'en persuadoient encore plus la justesse. Je croyois entrevoir qu'elle ne s'éloigneroit pas d'une semblable convention. Elle avoit certaines façons d'agir, elle me tenoit quelquefois certains discours, qui m'étoient les ga-

rands de la vérité de mes soupçons.

Je résistai cependant le plus qu'il me fut possible, de succomber à ses idées : mais enfin les yeux de Dona Mendoza me forcèrent de venir à leur but ; il falut, malgré moi, avouer ma défaite. Je risque trop, lui dis-je un jour que j'étois seul avec elle, de me trouver tête-à-tête avec vous. Je ne sai à quoi pensoit Dona Theresa, lorsqu'elle m'amena ici. Elle présu-
moit trop de ma fidélité. Est-il de constance qui ne cesse lorsqu'on l'ex-
pose à vos regards ? Je connois, ré-
pondit Dona Mendoza, la manière dont je dois recevoir votre déclara-
tion. Vous cherchez à me dire des po-
liteesses, qui me récompensent de la complaisance que vous croyez que j'ai pour vous, mais vous m'en avez peu d'obligation ; & l'amitié que j'ai pour Dona Theresa suffit pour dé-

terminer des services aussi légers. Qu'il seroit doux pour moi, repliquai-je, d'avoir quelque part de cette amitié, que vous accordez entièrement à Dona Theresä, Ho ! pour mon amitié, reprit-elle, vous avez tort de vous en plaindre. Hélas ! répondis-je, n'aurai-je rien davantage ? Et que seriez-vous du reste, me dit-elle, en me regardant tendrement ? Vous n'en avez que faire, & vous n'avez plus rien à donner, ni à recevoir. Il est vrai, répondis-je, que les obligations que j'ai à Dona Theresä m'attachent à elle pour le reste de ma vie : mais parce que je la trouve aimable, me fera-t'il défendu d'adorer vos charmes ? Eh quoi ! ne peut-on aimer véritablement deux personnes ; une, par amitié & par reconnoissance ; & l'autre, par l'amour le plus vif & le plus tendre ? Je suis attaché à

Dona Theresa par des liens qui doivent me la rendre éternellement chère : mais ces liens sont-ils plus sacrés que ceux de l'himen ? Quel tourment son mari ressent-il de ma passion ? Aucun. Il l'ignore , & il est heureux en idée. Dona Theresa peut avoir le même sort. Tant qu'elle ne connoîtra point mon changement , quel préjudice peut-il lui faire ? J'avoue qu'un cœur comme le vôtre mérite une conquête qui ne soit point partagée : mais si j'étois marié , les nœuds de l'himen m'empêcheroient-ils de former ceux de l'amour ? Figurez-vous que je suis lié avec Dona Theresa par d'éternels liens. La reconnaissance sur un cœur vertueux vaut bien les droits forcés du mariage. Vous-même , n'êtes-vous pas liée aux Autels par des vœux indissolubles ? Vous ne pouvez jamais allumer le

flambeau de l'himen. Figurons-nous que nous avons mutuellement un autre engagement : votre Couvent est votre époux , & je suis celui de Dona Theresa. Nos plaisirs en seront plus vifs , s'ils sont contrainsts par les égards que nous serons forcés d'avoir.

Dona Mendoza ne trouvoit pas ma morale impertinente. Elle craignoit de me perdre , si elle vouloit exclurre totalement sa rivale de mon cœur. Elle voyoit l'éclat où je m'exposerois en lui découvrant mon infidélité. Comme elle alloit me répondre , on vint l'avertir que Dona Theresa arrivoit. Nous parlerons , me dit-elle , une autre fois de cette affaire. En attendant , oubliez ce que vous m'avez dit : & si vous voulez que je vous écoute lorsque nous serons seuls , sachez vous contraindre devant les autres. Dona Theresa entra dans le moment.

moment. Je n'eus pas de peine à déguiser mes sentimens ; car je l'aimois beaucoup , quoique je fusse amoureux de Dona Mendoza. Je n'aurois pû dire à laquelle des deux j'eusse donné la préférence. J'exécutai si bien les ordres de ma charmante Abbessé , qu'un peu de jalousie lui fit croire que je les pouffois trop loin. Elle me dit tout bas : On dissimule aisément , quand le cœur nous y porte.

Je ne fus pas fâché de ce mouvement de dépit : ce me fut un heureux pronostic de la suite. Dans notre premier tête-à-tête , je recommençai d'étaler mes premiers argumens. Ils persuaderent entièrement Dona Mendoza ; elle consentit au traité que je lui avois proposé , & nous le signâmes dès ce moment.

J'avois ignoré jusqu'alors que les circonstances en amour augmentent

II. Partie.

C

le plaisir. Je croyois qu'un Amant, dans les bras de sa Maîtresse, étoit au faîte du bonheur. Je ne connoissois pas combien l'imagination dans ces momens pouvoit être flâtée par d'autres objets. Je sentis avec étonnement la joie avec laquelle je parcourois l'habit de Religieuse: il me sembloit qu'une gorge avoit plus d'appas sous une guimpe: je trouvois plus de charmes à lever un scapulaire qu'une robe de velours; & dans mes transports amoureux, chaque ajustement Religieux m'offroit de nouveaux plaisirs. Je voyois dans les yeux de Dona Mendoza une dévotion expirante, qui me touchoit beaucoup plus que la simple langueur de Dona Theresia: & si elle étoit moins vive & moins emportée, elle paroissoit plus tendre & plus engageante.

Depuis ce jour-là nous réglâmes

nos affaires de manière à ne donner aucun soupçon à Dona Theresa. Mon cœur étoit partagé également ; & je compris aisément qu'un Turc pouvoit avoir plusieurs femmes , & les aimer toutes à la fois. L'idée de fidélité que nous nous faisons , n'est qu'une suite de nos préjugés. Si nos Peres avoient réglé d'avoir plusieurs Maîtresses & un seul ami , notre cœur se fut fait un usage de se partager en amour comme il le fait en amitié. Dona Mendoza étoit assez persuadée de ce sentiment : elle le regardoit même comme une démonstration évidente ; & je crois qu'elle usoit de la liberté qu'il autorise. Je voyois certain Moine gros & gras , frais & dodu , venir rouler souvent dans ses appartemens. Elle avoit toujours quelque chose à lui dire : elle lui sourioit gracieusement ; & sans en avoir des preu-

C ij

ves certaines, je craignois que ce Moine ne me rendît auprès de Dona Mendoza le salaire des infidélités que je faisois à Dona Theresä. Je n'étois pas en droit de me plaindre. On m'eut nié le fait, ou l'on m'eut dit que l'on n'étoit pas obligé d'être plus scrupuleux que moi. Je chassai donc cette idée; & j'aimai mieux me figurer que je me trompois, que d'aller éclaircir un secret dont la découverte n'eut peut-être servi qu'à me chagriner.

Dona Theresä ne se doutoit point d'avoir une rivale; elle croyoit l'Abbesse une amie tendre & complaisante: il se passoit peu de jours qu'elle ne la remerciât de sa complaisance. Dona Mendoza lui répondoit avec beaucoup d'amitié; & j'admirois mon bonheur, de pouvoir conduire aussi tranquillement deux intrigues, qui

eussent suffi pour occuper dix Amans. Ma fortune changea tout-à-coup de face ; & je connus , dans les malheurs qui m'arriverent , la différence d'un amour tendre , jaloux & sincère , à un amour qui ne consulte que le plaisir , & n'est fondé que sur la jouissance.

Je passois des semaines entières sans sortir de l'Abbaye : l'après-dîné étoit destiné pour Dona Theresa ; & la nuit & le reste de la journée pour Dona Mendoza. Une Religieuse , son ennemie mortelle , s'aperçut de notre intrigue. Elle m'observa exactement ; & étant convaincue que je couchois dans le Couvent , elle résolut de me faire surprendre dans la nuit avec l'Abbesse. Elle écrivit au Grand-Vicaire ; & , comme le cas étoit fort grave , qu'il n'y avoit point de témoins , qu'on ne pouvoit empêcher

par les Régles de son Ordre Dona Mendoza de recevoir du monde chez elle , jusqu'à sept heures du soir ; avant de faire de l'éclat , le Grand-Vicaire voulut être éclairci par lui-même. Il fit dire à cette Religieuse de l'avertir , lorsqu'elle sauroit que je passerois la nuit dans le Couvent , & de lui écrire un mot. Elle lui répondit , qu'il pouvoit venir , & qu'à coup sûr j'y coucherois le soir même.

J'étois livré aux plaisirs les plus vifs , quand j'entendis fraper assez rudement à la porte de Dona Mendoza. Par un pressentiment de ce qui devoit m'arriver , je sentis un froid subit se couler dans mes veines , & tout mon sang se glaça. Sans savoir ce qui devoit m'arriver , je n'ai jamais été aussi étonné que je le fus dans ce moment. Dona Mendoza demanda ce qu'on vouloit. Ouvrez , lui répondit-on , ou

l'on va enfoncer la porte. Nous sommes perdus, me dit-elle. C'est la Sœur de Santa-Cruce, ma mortelle ennemie. Elle aura apperçû que vous couchiez ici : elle est Portière du Couvent, & aura averti l'Evêque ou le Grand-Vicaire. Nous avons d'autant plus à craindre, qu'ayant les clefs de l'Abbaye, elle aura pû faire entrer qui elle aura voulu. Les larmes succéderent bientôt au discours de Donna Mendoza. Cependant on frapoit à coups redoublés à la porte. Il falloit nous résoudre d'ouvrir, ou de la voir enfoncer. Il m'étoit impossible de me sauver : toutes les fenêtres étoient grillées. Je pouvois bien me retirer dans un cabinet qui communiquoit à la chambre ; mais il n'avoit point d'autre issue, & c'étoit une faible ressource qui ne retardoit mon malheur que du tems qu'il falloit pour

enfoncer la porte. Me voyant sans ressource, je pris le parti du désespoir, & résolu de mourir ou de me sauver. Je sautai sur mon épée, que j'avois mise sur la table; & à peine l'eus-je prise, que la porte fut enfoncée, & la chambre pleine d'Algouafils, à la tête desquels étoit le Grand-Vicaire. Il m'ordonna de rendre mes armes. Loin de lui obéir, je voulus me faire jour au travers de ceux qui vouloient m'arrêter. J'en blessai deux, dont l'un mourut le lendemain. Mais ma résistance fut vaine: il falut céder, malgré mes efforts; & mon épée s'étant rompue, je fus saisi, lié très-étroitement, & conduit en prison. Je jettai en partant les yeux sur Dona Mendoza. Elle étoit évanouie; & le Grand-Vicaire ordonna aux Religieuses de la garder très-étroitement dans son appartement, jusqu'à ce que Monseigneur l'Evêque

l'Evêque fût instruit de cette affaire. Il laissa deux Algouafils, à qui il ordonna de se tenir à la porte de sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Pour moi, je fus conduit dans les prisons publiques, & l'on me mit dans un affreux cachot.

Je me livrai tout entier à des pensées si tristes, que si le désir de savoir des nouvelles de Dona Mendoza ne m'eut soutenu contre mon désespoir, je serois succombé à ma douleur. Voilà donc, disois-je, à quoi aboutissent ces commencemens d'une fortune aussi heureuse. J'étois tendrement aimé : je me voyois à même de faire mon chemin dans le Service : un instant avoit réparé tous les maux que j'avois eu, & toutes les pertes que j'avois faites : un instant me replonge dans des malheurs cent fois plus cruels. Barbare destin ! m'écriois-je,

II. Partie.

D

tu me poursuis sans cesse , & tu ne sembles vouloir me favoriser , que pour rendre mes douleurs plus sensibles.

Je restai cinq ou six jours sans voir personne que le Geolier qui me donnoit de quoi me nourrir. Toujours accablé par ces tristes réflexions , j'étois sans cesse occupé à déplorer mon infortune. On instruisoit mon procès , & j'avois compris par certains discours que m'avoit tenus mon Geolier , qu'il falloit me disposer à la mort ; que mon affaire seroit bientôt assez avancée , pour me faire subir l'interrogat ; & qu'immédiatement après , on me prononceroit mon arrêt. La mort me paroissoit moins rude , que l'incertitude où j'étois sur le sort de Dona Mendoza. Je m'en informai vainement du Geolier : il me dit qu'il ignoroit ce qu'elle étoit devenue ;

qu'on l'avoit transportée pendant la nuit de son Abbaye dans les prisons de l'Officialité ; & qu'on disoit qu'on la feroit mourir en secret , pour éviter la honte qui réjailliroit sur sa famille.

Ces nouvelles ne firent qu'augmenter mon désespoir. Parmi tant de sujets de chagrin , le souvenir de Donna Theresa étoit mon plus cruel supplice. Je me rappellois son amour trahi , & ses bontés si mal récompensées. Je pensois à la douleur dont elle devoit avoir été saisie , lorsqu'elle avoit appris mon infidélité. Elle en est bien vengée , disois-je , & le Ciel a puni un Amant parjure , & une amie infidèle. Hélas ! ajoutois-je , c'est moi seul qui suis cause du malheur de Dona Mendoza : c'est moi qui lui persuadai de violer l'amitié qu'elle avoit pour Donna Theresa ; & je ne dois accuser que

D ij

mon inconstance des funestes accidens qui lui sont arrivés.

Une nuit, où j'étois accablé par ces tristes réflexions, on ouvrit la porte de mon cachot. Je crus que ma dernière heure étoit enfin arrivée, & que pour sauver la réputation de Dona Mendoza, sa famille avoit obtenu qu'on me feroit mourir en secret. Je pris ma résolution, & je m'attendois à tous les événemens, lorsque mon Geolier, portant une petite lanterne, me dit : Suivez-moi ; je vais vous faire sauver. Vous trouverez à la porte de la prison un homme qui vous attend avec des chevaux. Il est chargé de vous conduire dans un lieu de sûreté. Je connus d'abord d'où me venoit ce nouveau secours : je ne doutai pas que ce ne fût à la tendresse de Dona Theresä que je fusse redevable de ma vie & de ma liberté. J'en fus en-

tièrement convaincu , lorsque je reconnus Ludovico à la porte de la prison , qui m'attendoit avec deux chevaux. Je montai sur un , & le suivant sans savoir où il me conduisoit , nous sortimes de Madrid à la pointe du jour , & gagnâmes les montagnes le plutôt qu'il nous fut possible. Lorsque nous eumes fait cinq ou six lieues de chemin , nous trouvâmes des chevaux frais qui nous attendoient ; & avant midi nous fumes hors de tout danger. Ludovico me remit alors une bourse de trois cens pistoles , & une lettre de Dona Theresä.

L E T T R E.

JE ne vous ferai point de reproches de votre infidélité : le Ciel vous en a assez puni , sans que je vous accable encore par de nouveaux tourmens. Malgré votre crime & votre inconsf-

D iij

tance , je sens que je vous aime cent fois plus que moi-même ; & le même instant qui vous ôteroit la vie , termineroit mes jours. J'ai fait consentir votre Geolier à vous faire sauver de prison ; & je charge Ludovico de vous conduire sûrement jusques sur les frontières de France. Il étoit tems de songer à votre conservation ; car l'on devoit donner votre arrêt après-demain. Voyez , ingrat , les frayeurs où je dois avoir été plongée ; & jugez des maux qu'elles m'ont causés , par l'excès de mon amour. Je veux vous montrer jusqu'à quel point je pousse ma tendresse. Je connois les inquiétudes mortelles où vous êtes sur le sort de Dona Mendoza. En vous en éclaircissant , vous jugerez laquelle étoit plus digne d'être aimée , d'elle ou de moi. Comme je craignois qu'elle ne découvrit notre intrigue , & qu'elle ne dit

à l'Evêque qu'elle ne vous connoissoit que par rapport à moi, j'ai voulu lui donner les moyens de se sauver en Portugal chez une de mes amies, auprès de qui elle auroit été en sûreté. Mes soins sont devenus inutiles: elle les avoit prévenus. Elle s'est sauvée de la prison où on l'avoit renfermée, par le moyen d'un Cordelier à qui elle se confessoit depuis long-tems. Ce Moine lui a donné un habit de Religieux, & l'a fait évader à l'entrée de la nuit avec lui, comme si elle étoit son Compagnon. Apparemment elle s'en va en Hollande, & sa fuite met mon secret dans une sécurité parfaite. Je ne vous impose d'autre peine que le souvenir de votre infidélité. Les suites qu'elle a eues suffisent assez pour vous punir. Mais du moins ne m'accusez point d'en être la cause. Souvenez-vous que je n'aimai jamais que vous, & que vo-

tre ingratitude ne peut vous banir de mon cœur. Vous y regnerez toujours, quoiqu'absent & parjure. Adieu. C'est ici la dernière fois que vous recevrez de mes nouvelles. Votre malheur sert à mon bonheur; & s'il ne peut ramener ma tranquillité, il me met à même d'éviter les suites d'une passion que mon devoir & mon bonheur condamnoient. Ignore ce que vous allez devenir: mais dans quelque situation que vous foyez, & dans quelque endroit que vous vous trouviez, souvenez-vous que si vous avez perdu deux Maîtresses, il vous reste une bonne amie. Faites-lui savoir indirectement vos besoins, & comptez sur son bon cœur. Ne lui écrivez pas; car elle est résolue de ne jamais lire aucune de vos lettres.

Je ne pus retenir mes larmes, en voyant des marques d'une tendresse

aussi vive , & dont je ressentois des effets qui m'étoient aussi utiles. Je comparai les sentimens de Dona Theresa avec ceux de Dona Mendoza. Toutes les familiarités que j'avois remarquées entre cette dernière , & le Cordelier fugitif , me revinrent alors dans la mémoire. Je redevins plus que jamais amoureux de ma charmante Theresa. Il sembloit que l'amour outragé dans mon barbare cœur , pour prix de mes forfaits , ranimât toute la violence de mes premiers feux ; & pour comble de maux , je me sentoís dévoré par une passion dont je voyois l'inutilité. Je me rappellois alors qu'il n'avoit tenu qu'à moi d'être plus heureux ; & l'idée des biens que j'avois perdus par ma faute , m'en rendirent le souvenir plus sensible.

Je m'éloignois de Madrid , accablé par mes remords. Je voulus ren-

voyer Ludovico avec une lettre pour sa Maîtresse : mais il refusa de me quitter jusques à ce qu'il m'eût conduit à Bayonne. Dès que je fus arrivé en France , Ludovico me quitta sans m'en avertir ; & je fus bien surpris , lorsque l'ayant demandé un quart-d'heure après être arrivé au cabaret , je n'en pus apprendre aucune nouvelle. Je crus d'abord qu'il étoit allé dans la Ville : mais ne le voyant pas revenir ici , après l'avoir cherché vainement , j'appris qu'il avoit retourné à la Poste , & qu'il étoit parti. Son obstination à ne pas vouloir se charger d'une lettre pour sa Maîtresse augmenta ma douleur. Je ne doutai plus que Dona Theresä n'eût résolu de me banir de son souvenir. Cette idée me faisit tellement , que se joignant à l'altération que m'avoit causée ma dernière aventure , je tombai dans

une espèce d'épuisement, qui tenoit de l'imbécilité. Je fus près de dix jours à Bayonne, sans penser à ce que j'allois devenir. Je tenois quelquefois des discours vagues & sans suite; & je m'étonne comme ceux qui me voyoient, ne me prenoient pas pour insensé. Enfin je repris un peu de force, & mon esprit fut moins agité. Je commençai à faire quelques réflexions; & après avoir examiné ce que j'allois devenir, je crus que le meilleur parti que je pussé prendre, étoit d'aller à Paris, où je pourrois rester caché jusqu'à ce que j'eusse des nouvelles de ma famille.

Je ne savois cependant quelle excuse donner à mon pere sur mon départ d'Espagne: je n'osois lui en apprendre les raisons. L'amour m'avoit réduit tant de fois dans de si dures extrémités, qu'il m'étoit honteux d'a-

vouer encore cette dernière aventure. J'aimai mieux dire qu'une affaire d'honneur m'avoit obligé de retourner en France ; & ce fut le prétexte dont je me servis auprès de lui. Je lui écrivis de Bayonne , & le priai de m'adresser sa réponse à Paris , pour être plus à même d'exécuter ses ordres. Dès que j'y fus arrivé , je courus à la Poste , & j'y reçus une réponse de mon pere , qui m'affligea presque autant que l'affaire qui m'étoit arrivée à Madrid.

L E T T R E.

Je viens d'apprendre par Don Pedro de Sintillana l'embaras dans lequel votre abominable conduite vous avoit jetté , & dont vous n'êtes sorti que par un miracle. Je serois bien redevable à Dieu , s'il vouloit en faire un second pour me délivrer d'un fils

qui m'a deshonoré aussi souvent. Je ne connois d'autre parti pour vous, que celui de passer dans les Indes. Vous êtes banni de France, proscrit d'Espagne. Que voulez-vous devenir ? Je ferai un effort pour vous, si vous voulez aller dans ces terres étrangères : & le plaisir d'être délivré d'un mauvais sujet m'engagera à ne pas regretter vingt mille livres. C'est plus que votre légitime ne monte ; & vous avez obligation de ce don à la générosité de votre frere aîné.

Cette lettre ne valoit pas une lettre de change ; aussi sans les trois cens pistoles dont m'avoit fait présent Donna Theresa, j'aurois été fort embarrassé. La mauvaise humeur de mon pere me détermina à consentir à ses desseins. J'étois toujours amoureux, & une sombre mélancolie s'étoit emparée de mon cœur. La solitude dans

laquelle j'étois obligé de vivre , dans la crainte d'être reconnu , nourrissoit ma tristesse. Je ne sortois que la nuit , encore rarement ; & j'allois me promener à la Place Royale. Un soir , je crus entendre une voix qui ne m'étoit pas inconnue. J'approchai de plus près , & je vis une femme avec un homme assis auprès des grilles. Il me fut impossible , dans l'obscurité , de distinguer leur physionomie : je me plaçai sans affectation assez près d'eux , & je reconnus bientôt que cette femme , dont la voix m'avoit frappé , étoit Clarice ma première Maîtresse , que j'avois enlevée de Rouen , que Monsieur de P*** m'avoit ravie , & qu'un Garde du Roi lui avoit ôtée. Je redoublai mon attention , pour ouïr ce qu'elle disoit. J'aurois bien voulu m'approcher de plus près que je n'étois ; mais je craignois

qu'elle ne soupçonnât qu'on eût dessein de l'écouter. Que vous avez tort, disoit-elle, Chevalier, de m'accuser de froideur ! Je vous ai sacrifié Monsieur de P*** sans regret. Je vous ai préféré aux biens dont il m'accabloit. Je méprise les offres qu'il m'a fait faire depuis que je suis revenue à Paris, contente de vivre avec vous. J'oublie que je pourrois goûter dans l'abondance tous les plaisirs du monde, & vous me reprochez sans cesse mon indifférence. Vous allez même plus loin ; vous m'accusez d'infidélité. Et n'ai-je pas raison ? répondit le Cavalier à qui parloit Clarice. Depuis deux mois que j'ai été absent de Paris, d'où sont sortis tous ces meubles & tous ces habits que j'ai trouvés chez vous aujourd'hui ? Vous avez augmenté vos hardes & vos bijoux de plus de deux mille écus ; & je ne vous laissai

que vingt pistoles en partant pour Amiens. Je vous ai déjà dit, répondit Clarice, que les hardes ne m'engagent à rien. Monsieur de P*** a cru que je renouerois aisément avec lui; & pour me marquer qu'il oublieroit entièrement le passé, il a voulu me donner un présent, que j'ai cru ne devoir pas refuser dans la situation où nous sommes. Vous n'êtes pas riche, vous êtes forcé de faire de la dépense, vous êtes souvent obligé de vous trouver au Corps. Le moindre voyage à Versailles ou à Fontainebleau nous met à l'étroit pour six semaines. Laissez-moi pourvoir à ces embarras. Croyez-moi, mon cher Chevalier; un peu moins de jalousie, & un peu plus de profit. Je suis incapable de vous faire une infidélité marquée, & dont votre amour ait lieu de s'alarmer: mais ne vous
armez

armez point d'une délicatesse ridicule, qui nous empêche de profiter des richesses de Monsieur de P***. Il me croit votre femme : c'en est assez pour le tenir six mois aux petits soins ; & la façon d'agir avec moi sera aussi respectueuse qu'elle étoit cavalière autrefois. Il ne m'aborde qu'avec une retenue infinie. Je ne suis plus pour lui Clarice , la Maîtresse du jeune Vaudreville , je suis Madame de Ponteville , & je lui vendrai bien cher ma dignité imaginaire. Elle ne la fera pas toujours , reprit le Chevalier ; & vous savez que dès que mon pere sera mort , je suis prêt à vous conduire à Amiens , & de vous épouser.

Vous êtes fou , mon pauvre Chevalier ! dit Clarice. Un Cadet de Picardie tâter du Sacrement ! Eh ! vous ni pensez pas , mon ami. Est-ce que vous voulez attirer la misère & la pau-

II. Partie.

E

vreté? Je n'ai que vingt ans : je suis jeune & assez belle, si l'on ne me flate. Vivons toujours unis : aimons-nous : laissez-moi le soin de votre fortune ; & ne vous troublez pas par des chimères. Qui ne tiroit de voir un Garde du Roi jaloux, & jaloux à la rage ! Allons ; je veux bien oublier toutes vos extravagances : il est tems de nous retirer ; & je crains que l'air ne m'enrhume.

Quelque amoureux que je fusse de Dona Theresa, je ne pus résister à l'envie de parler encore une fois à Clarice. Je la suivis pour savoir sa maison. Je n'allai pas loin : elle entra chez un Boulanger dans la rue saint Antoine. Le lendemain je lui écrivis cette lettre, que je lui fis remettre à elle-même par son Hôte.

L E T T R E.

SI je ne suis pas entièrement effacé de votre souvenir, il me seroit doux de revoir encore une fois une personne que j'ai autant aimée que vous. Je pars bientôt pour un voyage de trois mille lieues, & peut-être ne vous reverrai-je jamais. Voyez si vous voulez me donner un rendez-vous, où je puisse vous embrasser avant mon départ. Ne craignez point mes reproches; le tems a guéri mes blessures, & l'amour a fait place à l'amitié. L'usage du monde m'a appris que vous aviez pour votre justification la coutume & la foiblesse de votre sexe. Je serai ce soir à six heures au jardin de l'Arcenal. Je ne puis m'y rendre plutôt, ayant des raisons pour ne pas me montrer.

J'allai à l'heure marquée au ren-

E ij

dez-vous. Clarice m'avoit devancé. Elle se promenoit dans le bastion qui fait face à la Seine. Elle avoit choisi ce lieu , comme le plus solitaire. Dès qu'elle m'aperçut , elle m'aborda avec un air riant. Eh ! bon jour , mon fils , me dit-elle. Voici tantôt quatre ans que je ne vous ai vû. Cependant j'ai souhaité vingt fois d'avoir cette satisfaction. Ne croyez pas que je veuille m'excuser de l'infidélité que je vous ai faite : elle étoit nécessaire. Qu'aurions-nous fait , si nous eussions resté tous les deux ensemble ? Nous serions morts de faim , & toute notre tendresse n'eut servi qu'à nous conduire à l'Hôpital. Si j'avois pû suppléer à la situation dans laquelle nous nous trouvions , jamais je n'eusse eu l'idée de vous abandonner ; mais je voyois que ma tendresse ne servoit qu'à vous rendre malheureux. Dès

que j'eus mis vingt-cinq à trente mille livres de côté, je méditois de quitter Monsieur de P***, & de retourner avec vous. Je vous fis chercher inutilement dans tout Paris; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que j'ai appris depuis que vous jouiez auprès de Madame de P*** le même rôle que je jouois auprès de son mari. Enfin, lassé de m'informer vainement de vous, je fis connoissance aux Tuilleries avec le Chevalier de Ponteville. Il est jeune, bien fait, il fut me plaire; & je lui sacrifiai les biens que je vous avois destinés. Il avoit obtenu un congé pour trois mois, dans le dessein d'aller chez lui à Amiens; mais voulant rompre entièrement avec Monsieur de P***, le Chevalier de Ponteville profita de son congé, pour me conduire à Dijon. Nous y restâmes deux mois, pour dérouter Monsieur

de P*** dans ses perquisitions. En-
suite nous revinmes à Paris, & nous
logeâmes dans un quartier éloigné de
celui où je demeurois avant mon dé-
part. J'y ai resté pendant plus de trois
ans, inconnue à tout le monde. Mais
le Chevalier & moi ayant mis fin à nos
richesses, j'ai fait une nouvelle tenta-
tive sur le cœur de Monsieur de P***.
Je me suis donnée auprès de lui pour
Madame de Ponteville. L'envie de
me marier a servi d'excuse à mon infi-
délité passée, & mon état présent de
Femme de condition & d'Officier,
me donne des droits de refuser ce que
je lui accordois facilement autrefois.
Le bon-homme, toujours amoureux,
se contente de quelques légères fa-
veurs, & de beaucoup d'espérances,
que je lui vends très-cher, & que je
n'effectueraï jamais, si je puis; aimant
véritablement le Chevalier de Ponte-

ville, & le haïssant beaucoup lui, en revanche. Quant à vous, je vous aime toujours d'une véritable amitié; & si je puis vous être utile, mon cher Vaudreville, employez-moi, & comptez sur mes soins.

Je remerciai Clarice des offres qu'elle me faisoit; & je fus d'autant moins étonné de son caractère, que j'en avois vû déjà l'original chez la Verrière. Elle voulut absolument être instruite de toutes mes aventures. Le recit lui en parut fort amusant. Elle m'offrit de la voir chez elle, lorsque je voudrois. Je me charge même, me dit-elle, de vous faire faire connoissance avec Ponteville. C'est un bon enfant, & très-estimé dans son Corps. Les soins dont j'étois occupé ne me permettant pas de faire de nouvelles connoissances, & songeant aux préparatifs de mon départ pour les In-

des, je pris congé de Clarice. Elle parut attendrie, lorsque je lui dis adieu. Au moins souvenez-vous, me dit-elle, que je veux que vous pensiez quelquefois à moi. Vous auriez tort de ne point m'aimer; car je vous jure l'amitié la plus tendre. Elle m'embrassa à ces mots, & ne put retenir ses larmes. Je fus sensible, malgré les chagrins dont j'étois accablé, aux marques de tendresse de Clarice; & je lui pardonnai, en faveur de l'amitié, toutes les infidélités qu'elle m'avoit faites.

Je me retirai chez moi l'esprit toujours occupé des bontés de Dona Theresa: rien ne pouvoit soulager mon chagrin; & j'étois sans cesse persécuté du souvenir des biens que je perdois. Je me reprochois d'être moi-même l'auteur de mon malheur. Si j'avois été fidèle, disois-je, je serois encore heureux. L'idée de Dona
Mendoza

Mendoza se présentoit aussi quelque-fois à mon imagination : je ne pouvois y être insensible ; je l'avois trouvé belle, & elle l'étoit si réellement, que malgré les maux où son amour m'avoit plongé, le souvenir n'avoit rien qui m'en parût odieux. J'étois absorbé & comme enterré dans cette confusion de pensées tristes & bizarres, lorsque j'entendis fraper à ma porte. Comme il n'y avoit que très-peu de tems que j'étois rentré dans ma chambre, & que je ne voyois absolument personne à Paris, je crus que c'étoit mon Hôte, & j'ouvris sans demander qui c'étoit. Quelle fut ma surprise de voir Dona Mendoza, habillée superbement, que je reconnus d'abord, malgré son déguisement ! Je restai si étonné, qu'il me fut impossible de trouver dans le moment l'usage de la parole. Vous êtes, me dit-elle, sur-

II. Partie.

F

pris de me voir ici, & dans cet équipage. Vous avez peine à reconnoître Dona Mendoza Religieuse Espagnole, sous les habits d'une Dame Françoisse : mais, dans quelque état qu'elle soit, elle a pour vous toute sa première tendresse. Quoi ! Madame, lui dis-je, c'est vous ? Vous êtes à Paris ! Et par quel sort, par quel hazard vous y trouvez vous ? Qu'est devenu l'heureux Amant qui occasionna votre fuite ? Quand je vous aurai instruit, répondit Dona Mendoza, de ma triste destinée, peut-être me plaindrez-vous autant que vous semblez me mépriser actuellement. Je ne vous demande que la satisfaction de pouvoir me justifier auprès de vous. Le récit de mon infortunée histoire vous convaincra qu'un sort cruel m'a forcée malgré moi au crime. Impitoyable Ciel ! je n'ai de forfaits que les vôtres.



HISTOIRE

DE

DONA MENDOZA.

JE suis née, comme vous le savez, à Madrid. Mon pere me destina en naissant pour être Religieuse. J'avois une tante Abbessé de saint Jérôme : c'en fut assez pour l'obliger à me faire donner son Abbaye après sa mort. On me mit à huit ans dans le Couvent : à quinze je fis mes vœux ; & à vingt, ma tante étant décédée, je fus nommée à sa place. Je me trou-

F ij

vai, dans un âge extrêmement jeune, Maîtresse de ma conduite; vous savez la liberté dont on jouit dans l'Abbaye de saint Jérôme: elle est en quelque manière plus grande que celle qu'ont les femmes du monde. Je voyois souvent Dona Theresa. Elle amena un jour chez moi un de ses parens, appelé Don Diégo de Sintillana. Je sentis, en le voyant, un mouvement dont je ne pus être la maîtresse. Il se trouva dans la même situation; & la simpatie agissant, nous nous aimâmes dès le premier moment que nous nous vîmes. Nous ne tardâmes pas à nous apprendre ce que nous pensions mutuellement. Il avoit les moyens de me voir toutes les fois qu'il vouloit: rien ne nous gênoit; & bientôt l'amour nous prodigua ses plus chères faveurs. Je ne vous cacherai point, continua Dona Men-

doza , qu'il me fut aussi cher que vous. Hélas ! le Ciel , qui me préparoit un abîme de maux , commença dès-lors à me faire sentir son courroux.

Don Diégo fut obligé de partir pour la Sicile. Il me jura que dès que la campagne seroit finie , il viendrait calmer mes frayeurs. Un secret pressentiment m'annonçoit que je ne le verrois plus. Il partit , & s'arracha de mes bras , me laissant baignée dans mes larmes. Je reçus plusieurs de ses lettres , & il étoit très-exact à m'écrire pour calmer mon inquiétude : mais ayant été quelque tems sans recevoir de ses nouvelles , ma crainte augmenta , je tremblai pour lui. Hélas ! j'en avois bien raison : il avoit été tué dans une Action , & je l'appris par Dona Theresa. Mon désespoir fut extrême : je voulus me donner la mort ; & je résolus de me laisser mourir de faim.

Je cachai cependant le plus qu'il me fut possible à mes Religieuses le sujet de ma tristesse, & je prétextai une maladie violente. Enfin, les conseils de Dona Theresa, qui ne m'abandonna jamais dans un état aussi triste, servirent à rappeler peu à peu ma raison. Je consentis de prendre quelque nourriture, & je traînai pendant près d'un an une vie mourante & pleine de langueur.

Le tems est un grand remède : je repris quelque tranquillité dans la fuite ; & dix-huit mois après la mort de Don Diégo, il ne me resta plus qu'un tendre souvenir, qui ne m'empêchoit pas d'être sensible à toutes les commodités de la vie, que je semblois avoir oubliées pendant une année. Je résolus de ne jamais plus m'attacher, & d'éviter de former des engagemens, dont le premier m'avoit été si fatal.

Je vivois tranquile, & je restai dans un état aussi heureux pendant quelques années. Vous vintes troubler ma liberté. Je vous vis, & mes résolutions s'évanouirent : toute ma confiance s'éclipsa ; & lorsque vous me dites que vous m'aimiez, mon cœur en secret vous répétoit les mêmes discours. Il eut voulu vous apprendre ce qui l'agitoit, & ne point vous cacher ses sentimens ; mais l'amitié que j'avois pour Dona Theresä me paroissoit un obstacle insurmontable. Je ne pouvois me résoudre à lui ravir un bien qui lui étoit si cher. Après avoir vainement combattu, vous me fites surmonter tous les scrupules qui pouvoient m'arrêter ; & ma passion m'aveugla jusqu'au point de m'estimer heureuse de tenir la seconde place dans votre cœur. Je sentis dans les commencemens quelque peine à par-

tager votre amour avec une rivale : mais la crainte de vous perdre entièrement, si j'exigeois le sacrifice de Dona Theresä , me déterminä. Le premier pas est le seul qui coûte. Dès que j'eus eu la foiblesse de vous accorder les dernières faveurs , la concurrence de ma rivale ne me fit plus de peine : je m'accoutumai peu à peu à la voir avec moins de jalousie ; & j'en vins à cette tranquillité dont jouissent les femmes Mahométanes , que vous me citiez souvent , & que je n'avois jamais pû comprendre auparavant.

Il est inutile que je vous rappelle les malheurs qui nous arriverent. Quoique le danger que nous avons couru soit fini , le souvenir m'en est si cruel , que je tâcherai de m'y arrêter le moins qu'il me sera possible. On vous conduisit en prison , & l'on me

laissa avec deux Archers dans ma chambre jusqu'au lendemain , que je fus transférée dans les prisons de l'Officialité. On ne me parla jamais de vous , & je ne vis dans ma captivité que le Pere Angelo, mon Confesseur, que vous aviez connu , lorsque vous veniez me voir à l'Abbaye. Ce Moine étoit amoureux de moi à la fureur. Je m'en étois apperçûe à quelques discours qu'il m'avoit tenus : mais soit que je crussé me tromper , soit que je voulussé éviter de m'en éclaircir entièrement , il avoit contenu ses feux dans le silence , & ne les avoit jamais découverts entièrement. L'état dans lequel j'étois , le fit espérer de pouvoir être heureux. Il demanda à me voir , pour me confesser : on le lui accorda. Je viens , me dit-il , vous donner des marques de mon amitié & de mon attachement inviolable. Tout le mon-

de vous abandonne. Votre famille, contente d' sauver l'ignominie qu'elle recevroit de votre condamnation publique, ne sollicite que le secret de votre arrêt. Je puis, si je le veux, vous arracher aux malheurs qui vous menacent, & vous faire sauver de prison. J'ai de l'argent : confiez vos jours à mes soins; & soyez asûrée que je vous conduirai dans un Pays où nous n'aurons rien à craindre.

Je remerciai le Pere Angelo dans les termes les plus vifs & les plus reconnoissans. Je voulus ensuite lui demander de vos nouvelles. Il faut l'oublier, me dit-il. C'est là un des principaux articles que j'exige de vous, avant de vous procurer la liberté. Il n'est plus tems de vous déguiser mes sentimens. Je vous aime, Dona Mendoza, cent fois plus que moi-même. Je meurs, si je vous perds; mais je ne

puis plus vivre , si vous ne me rendez heureux. J'abandonne pour vous ma Patrie , mon Couvent , mes parens. Quand je vous fais un si grand sacrifice , je veux être assûré de mon bonheur. Que vous dirai-je , mon cher Vaudreville ? continua Dona Mendoza. Après l'avoir assûré que je prendrois dans la suite des sentimens qui lui seroient favorables , & avoir fait ce que je pus pour obtenir ma liberté , sans lui accorder les faveurs qu'il exigeoit , la crainte de la mort me fit consentir à ses desirs : je rendis le Pere Angelo heureux ; & il me tint le lendemain la parole qu'il m'avoit donnée.

La prison , ou plutôt le corps de logis où j'étois renfermée , contient plusieurs cours & plusieurs appartemens différens. Il y a toujours , comme vous savez , un grand nombre de prisonniers , les uns plus ou moins ob-

servés que les autres. Une foule de Prêtres & de Moines font toute la journée dans la prison. Le Pere Angelo m'apporta un habit de Cordelier. Je m'habillai en Moine dans ma chambre ; & , comme il étoit presque nuit , je descendis avec lui dans la première cour. Le Geolier nous ouvrit d'abord : nous ne trouvâmes pas plus de difficulté à la seconde , & l'on nous laissa passer avec autant de facilité. Dès que nous fumes dans la rue , nous nous hâtâmes de gagner une maison où le Pere Angelo avoit eu soin de faire tenir une chaise de poste. Nous changeâmes d'habits , & nous sortîmes heureusement de Madrid. Les précautions de mon nouvel Amant avoient été si justes , qu'une demi-heure après être sortie de prison , j'étois à près d'un quart de lieue de la ville.

Quelque contente que je fusse d'avoir la liberté , votre souvenir m'affligeoit. En vain m'informai-je de l'état où étoit votre affaire , il affecta de ne vouloir jamais me répondre ; & voyant que j'étois dans l'impossibilité d'en être éclaircie , il falut que je me contentasse de faire des vœux au Ciel pour votre délivrance.

Cependant le Pere Angelo , qui avoit pris un habit de Cavalier , se récompensoit largement des maux qu'il avoit soufferts : je n'étois plus en droit de lui rien refuser ; & il n'étoit nullement timide à demander & à prendre. Il avoit emporté près de trois mille pistoles qui appartenoint à son Couvent , dont il étoit le Gardien , sans compter un grand nombre de pierreries , dont il avoit dépouillé une sainte Vierge que la dévotion d'un nombre de femmes avoit couverte de

bijoux. Il me montra toutes ses richesses: Voilà, dit-il, de quoi nous établir dans le Pays où nous irons. J'ai choisi Paris pour notre retraite: nous y serons inconnus & plus tranquilles qu'en aucun lieu du monde.

Le vol du Pere Angelo me fit craindre qu'on ne courût après nous. Tranquillisez-vous, me dit-il: j'ai tout prévu; & l'on ne saura que dans trois jours mon évasion. J'ai dit que j'allois passer ce tems en campagne chez un de mes amis. Je garde toujours la clef de l'argent du Couvent. Ainsi on ne soupçonnera rien, que lorsqu'on ne me verra plus revenir; & dans ce tems, nous serons arrivés sur les frontières d'Espagne. Ce qu'il m'apprenoit calma mon inquiétude. Nous arrivâmes à Girone sans aucun inconvénient; & ayant passé cette ville, nous entrâmes le len-

demain sur les frontières de France.

Nous nous félicitons d'être sortis aussi heureusement d'embaras , & nous comptons d'arriver dans trois ou quatre heures à Bellegarde , premiere Place de France , lorsque nous fumes attaqués dans un défilé de montagnes par des voleurs Miquelets. Ils commencerent par tuer notre Postillon : le Pere Angelo eut bientôt après le même sort ; & j'attendois à chaque instant de les suivre , lorsque ces barbares , touchés de quelque peu de beauté qu'ils crurent voir en moi , résolurent de me mener dans leur retraite , & de me garder avec eux. Ils m'attachèrent sur un des chevaux qu'ils dételèrent de la chaise ; & après avoir pris tout l'or & les pierres qu'avoit le Pere Angelo , ils lui donnerent , tout mort qu'il étoit , plus de cent coups de stilet dans le vi-

sage, & en firent autant au Postillon. Après avoir assouvi leur rage sur ces cadavres, & les avoir absolument rendus méconnoissables, ils les dépouillerent, brûlerent la chaise, pour ôter les indices qu'on pourroit avoir de leur vol, & me conduisirent dans l'endroit des montagnes le plus écarté & le plus solitaire.

J'entrai avec les quatre bandits dans un souterrain qu'avoit formé la nature. Dès qu'ils furent dans cette caverne, ils partagerent l'or en quatre égales parts, en prirent chacun une & mirent les pierreries dans une petite cassette où il y en avoit déjà un grand nombre. Ils la cachèrent dans un trou, qu'ils bouchèrent avec une pierre si parfaitement, qu'il étoit impossible hormis de le savoir, de le connoître. Ils m'offrirent ensuite à manger : mais j'étois bien plutôt occupée

cupée à désirer la mort, qu'une vie, qui depuis quelque tems, étoit si remplie d'infortunes. Je pleurois, & je souhaitois d'être encore dans les prisons de l'Officialité. Hélas! j'ignorois la moitié des maux qui m'attendoient. Ces bandits, peu touchés de l'état où j'étois, voulurent me violer. Je fis des cris si étonnans, & j'entraî dans de si grandes convulsions, que ma rage calma leur fureur. Ils délibérèrent s'ils me tueroient, ou bien s'ils me garderoient avec eux. Qu'en ferons-nous? dit l'un. C'est un démon, qui ne fait que heurler. Si nous la gardons, elle nous sera à charge: si nous la mettons en liberté, elle peut indiquer notre retraite. Je suis donc d'avis de l'expédier. Deux autres furent du même sentiment. Un seul s'opposa à leur dessein: il dit qu'il se chargeoit de ma conduite, & qu'il

II. Partie.

G

répondoit de moi. Mais qui la gardera, lui dirent les autres, lorsque nous irons à la guerre? Je l'attacherai, repliqua-t'il, & je suis certain qu'elle ne m'échappera pas. Ces misérables me laissèrent donc la vie : mais ils m'annoncerent de songer à les satisfaire, ou à mourir; & me donnerent deux jours pour me déterminer. Il dépendra, me dirent-ils, de vous de vivre ici tranquillement avec nous : & si vous voulez faire les choses de bonne grâce, vous serez très-heureuse. Après cette belle harangue, ils m'attachèrent les pieds & les mains ensemble, & me lièrent de manière que je ne pouvois être que couchée : & ils sortirent ensuite, pour aller exercer leurs brigandages.

Je passai toute la nuit, & une partie de la matinée, sans les voir revenir. Enfin celui qui m'avoit sauvé la

vie , arriva. Il étoit blessé très-légerement au bras , & avoit l'air fort étonné. Vous avez pensé , me dit-il , mourir dans l'état où vous êtes , si j'avois été tué comme mes trois autres camarades. Nous avons été attaqués par six Cavaliers : la partie n'étoit pas égale. Nous nous sommes défendus autant que nous avons pû. Nous avons tué deux de nos ennemis. A la fin ils ont eu le dessus , & je suis le seul de notre troupe qui me suis échapé : la connoissance que j'ai des bois & des montagnes m'a favorisé de ma fuite : & vous devez en être aussi charmée que moi ; car vous seriez morte dans cette caverne , sans y pouvoir espérer aucun secours. Ce voleur me délia , & m'offrit à manger. Depuis près de deux jours , je n'avois pris aucune nourriture ; & la nature affoiblie me força d'accepter le secours qu'il m'of-

G ij

froit. Je le regardois avec moins d'horreur que ses camarades , quoiqu'il me fut très-odieux : je lui avois l'obligation de m'avoir sauvé la vie ; & j'espérois le faire consentir dans la fuite à m'accorder la liberté. Hélas ! j'ignorois le caractère de ces malheureux. Loin qu'il fût frapé de la mort sinistre de ses camarades , il commença à me solliciter plus vivement que le premier jour , de lui accorder les dernières faveurs. Inutilement j'eus recours aux larmes : il étoit sur le point de s'emporter aux dernières extrémités. Je lui demandai de m'accorder encore un jour de délai. Après bien des peines il y consentit. Revenu de ses furieux transports , il se mit à boire largement. Sa blessure étoit si petite , qu'il ne sentoît aucune douleur. Lorsqu'il commença d'être un peu gris , il me fit confidante de ses desseins : il

méditoit de se joindre avec deux autres bandits, qui demeuroient à trois ou quatre lieues de l'endroit où nous étions. Il se consolait aisément de la mort de ses anciens amis, par le plaisir d'hériter seul de la cassette aux bijoux. Il but si copieusement, qu'il se sentit pressé par le sommeil. Avant de s'y livrer, il voulut m'attacher; mais il se contenta de me lier une jambe avec une chaîne de fer, comme celles qu'on met aux prisonniers. Il s'attacha ensuite lui-même cette chaîne par l'autre bout à sa jambe; & ayant fermé les cadenats, il mit la clef dans son gouffet. Vous dormirez, me dit-il, plus aisément, & vous n'en ferez pas moins en sûreté.

Le vin & la lassitude plongerent bientôt mon bourreau dans le sommeil le plus profond. Lorsque je le vis dans cet état, soit que le Ciel au-

gmentât mon courage, soit que le désespoir me donnât des forces, je résolus de lui ôter la vie, & de me sauver, s'il étoit possible. Il y avoit plusieurs poignards dans la caverne. Je tâchai, sans faire de bruit, de pouvoir me saisir d'un : je me traînai sur le ventre, tant que me le permettoit la longueur de ma chaîne ; & allongeant le bras, j'en attrapai un, qui étoit attaché à un clou contre la muraille, du côté de l'ouverture de la caverne. Dès que je l'eus, sans perdre de tems, je me remis le plus doucement que je pus auprès de ce voleur ; & lui ayant tâté avec la main l'endroit où le cœur battoit, j'y enfonçai le poignard jusqu'à la garde. Il expira dans l'instant ; & voulant profiter du reste du jour, pour tâcher de regagner le grand chemin, si je le pouvois, je pris la clef du cademat de ma chaîne dans son

gouffet , je me déliai , & me faisis , avant de partir , de la cassette où les voleurs renfermoient leurs diamans. J'eus la précaution de prendre deux pains , dans la crainte de rester plus d'un jour perdue dans les montagnes ; & je m'éloignai ensuite le plus vite qu'il me fut possible , d'un endroit aussi funeste.

Il étoit près de trois heures après midi , lorsque je sortis de la caverne ; & je courus vainement jusques sur les neuf heures du soir , sans voir personne qui pût me donner aucun éclaircissement. Je craignois toujours de tomber de nouveau entre les mains de quelques bandits. Il me falut cependant attendre que le jour revînt. Je passai la nuit au pied d'un arbre , après avoir mangé un de mes pains , & bû de l'eau d'une fontaine.

Le moindre bruit que j'entendois ,

je me figurois toujours que quelque voleur alloit m'assassiner. L'aurore parut enfin , & ne sachant quel chemin prendre , je résolus de suivre le cours du ruisseau où je m'étois défal-térée la veille. Après avoir marché deux ou trois heures , je découvris un village. Je sentis l'espérance renaître dans mon cœur ; & une heure après , j'y arrivai. Je m'informai dans quel endroit j'étois. On me dit que ce vil-lage s'appelloit le Boulou , & que je n'avois qu'un quart de lieue pour être dans les Terres d'Espagne. Je racon-tai une partie de mon aventure aux gens , qui avoient déjà appris la mort des trois bandits , qui pilloient & sa-cageoient tout le Pays. Je fis marché avec un homme qui se chargea de me voiturer , & de me nourrir jusqu'à la premiere ville , où je lui promis de le payer. J'étois assez bien habillée ; & n'ayant

n'ayant pas l'air d'une aventurière, il y consentit. J'arrivai le lendemain à Perpignan. Dès que je fus dans cette ville, j'envoyai vendre une émeraude, que je pris dans la cassette que j'avois emportée; & je payai l'homme qui m'avoit conduite. Je fus surprise de la quantité de pierreries que j'avois en mon pouvoir. J'examinai quel parti je prendrois, & n'en trouvai pas de meilleur que celui qu'avoit choisi le Pere Angelo. Je me défis encore de quelques diamans, & j'arrivai heureusement à Paris. Je logeai dans un Hôtel garni les premiers jours: je pris dans la suite un appartement chez un bourgeois, & je choisis un endroit écarté, où je pusse vivre tranquillement. Je vendis une partie de mes diamans, & j'en eus plus de quarante mille livres. Je plaçai cet argent chez un riche Banquier, qui m'en fait

II. Partie.

H

l'intérêt ; & je comptois de passer le reste de mes jours inconnue à tout le monde. J'allois me promener quelquefois pour dissiper les chagrins que me caufoit l'incertitude de mon sort. Je choisissois toujours les endroits les plus écartés & les plus solitaires : mais ma rêverie & mon inquiétude augmentant tous les jours, je résolus de me retirer dans un Couvent, pour y finir mes jours ; & voulant voir, avant de m'enfermer, toutes les beautés de Paris, j'ai été me promener au jardin de l'Arcenal. Jugez de ma surprise, lorsque j'ai cru vous y appercevoir. Je me suis avancée auprès de l'endroit où vous étiez, & je vous ai reconnu. L'affection avec laquelle vous parliez à la personne qui étoit avec vous, vous a empêché de jeter les yeux sur moi. J'ai tâché de calmer, le plus qu'il m'a été possible, le trouble que votre

présence m'avoit causé : je vous ai examiné avec soin ; & vous ayant suivi jusques chez vous , le Ciel a voulu me donner la consolation , dans la retraite où je vais me retirer , d'être instruite de votre sort. J'en ferai moins distraite dans la pénitence que je vais faire , & votre souvenir ne me troublera plus.

Le recit des malheurs de Dona Mendoza me causa une émotion dont j'eus peine à me remettre : j'avois le cœur si touché des infortunes qu'elle avoit essuyées , qu'à peine pus-je lui répondre. Les larmes qu'elle versoit , me rendoient encore plus sensible. J'oubliai tous les maux qu'elle m'avoit causés ; je n'eus devant les yeux que l'état dans lequel je la voyois. Je tâchai de calmer sa douleur. Vos malheurs sont passés , lui dis-je ; perdez-en la mémoire. Pour-

H ij

quoi voulez-vous vous renfermer dans une affreuse solitude? Jouissez en paix des biens que vous avez. Le Ciel touché de vos peines, vous a conduite dans un Pays où vous ne devez point craindre vos persécuteurs. Je n'ose vous dire qu'il vous a rendu une personne qui vous aime toujours: car enfin, continuai-je, belle Mendoza, ne craignez point que je vous reproche des foiblesses que la crainte de la mort vous a forcé d'avoir. Non, je ne suis ni assez barbare, ni assez cruel, pour ne pas chérir une infidélité à laquelle je dois votre conservation. S'il est vrai que vous m'aimiez encore, soyez assurée du plus tendre retour.

Dona Mendoza étoit si belle, & ses larmes avoient tant de pouvoir sur mon cœur, que j'oubliai Dona Theresa. L'objet présent avoit plus de

force que l'absent ; & le souvenir des malheurs que m'avoit causés mon infidélité, ne put me garantir de lui manquer de foi. Je jurai à Dona Mendoza que je ne voulois vivre que pour elle : je lui protestai mille fois que je mourrois , si elle ne se laissoit fléchir. Ne vous opposez point , me dit-elle , au dessein que j'ai pris. Tôt ou tard il faudroit nous séparer. Je suis liée au service des Autels par des vœux solennels , & je ne puis jamais vous appartenir légitimement. Assez de malheurs ont suivi notre passion criminelle. Songeons à nous mettre à l'abri de l'orage : n'attirons point sur nous de nouveaux dangers. Laissez-moi exécuter ma résolution. Loin de vous & des embarras du monde , je vais pleurer mes égaremens passés , & me mettre à même de ne vous plus craindre. Quelque affermie que je

H iij

fois dans mes desseins, vos discours séducteurs trouvent aisément le chemin de mon cœur; & malgré mes efforts, si je vous voyois souvent, peut-être ne pourrois-je plus être ma maîtresse. Adieu, mon cher Vaudreville, je vous quitte. Avant de me retirer dans le Couvent, je vous verrai encore une fois, & je vous instruirai entièrement de mon sort.

Dona Mendoza voulut sortir de ma chambre. Je me jettai à ses genoux; & l'arrétant par sa robe, Non, lui dis-je, puisqu'il faut que je renonce à votre cœur, je veux expirer à vos pieds. Jamais vous ne me parutes aussi belle, & jamais je ne fus plus amoureux. Pourquoi, si vous ne vouliez que me rendre malheureux, vous êtes-vous offerte à ma vûe? que ne me laissez-vous dans l'état où j'étois il y a deux heures? Je ne vous haïs-

fois pas ; mais vous occupiez moins mon souvenir que Dona Theresa. Ses dernières bontés lui avoient donné sur vous la préférence dans mon cœur. Votre beauté, vos traits éblouissans à qui rien ne sauroit résister, m'ont fait changer de sentiment ; & tel est mon destin, qu'il faut que je devienne infidèle dès le moment que je vous vois.

Dona Mendoza, malgré sa résolution, étoit très-émûe ; & je lus dans ses yeux qu'elle étoit à demi vaincue. Je redoublai mes empressemens : je joignis des pleurs à mes prières. Que voulez-vous de moi, me dit-elle ? Vous me demandez une chose que je ne puis vous accorder, sans me mettre dans le risque de devenir la personne du monde la plus infortunée. Je connois votre inconstance : j'en essuierai des suites aussi sensibles que celles qu'en a ressenties Dona The-

H iiij

refa. Les foibleſſes que mes malheurs m'ont obligé d'avoir , vous ſerviroient un jour de titre pour occaſionner , & même pour prétexter votre infidélité. Baniffez ces craintes , lui répondis-je. Moi ! vous reprocher une faute à qui je ſuis redevable de votre vie & de votre amour ! Non , belle Mendoza , ne me ſoupçonnez pas d'une frénéſie auſſi grande. Content de votre cœur , je ſuis prêt à faire tout ce que vous voudrez. Je vivrai à Paris , ſi vous vous y plaiſez. J'irai dans les Pays les plus éloignés , ſi vous le jugez à propos. Donnez-moi quelques jours , reprit Donna Mendoza , pour me déterminer. C'eſt aſſez que vous ayez ſuſpendu l'exécution de mes deſſeins : le tems fera peut-être le reſte. Je vous verrai tous les jours au jardin de l'Arcenal. Ce rendez-vous , ſolitaire dans cette

faison, convient parfaitement à notre situation. Vous avez des raisons qui vous obligent à vous cacher : j'en ai qui me font chérir la retraite & la solitude. Nous verrons quel parti je dois prendre ; & lorsque votre premier transport sera calmé, je veux vous rendre vous-même le maître de mon sort. En vain je priai Dona Mendoza de permettre que j'allasse chez elle. Non, me répondit-elle, je ne veux point vous voir tête-à-tête : j'ai besoin, si je m'accoûtime à vous écouter, d'avoir des témoins qui m'empêchent de céder à des discours trompeurs. Adieu ; je vous quitte. Vous me ferez de la peine, si vous me suivez, & si vous vous informez de la maison où je loge. Trouvez-vous demain à trois heures après midi au jardin de l'Arcenal.

Dona Mendoza me quitta à ces

mots ; & je compris que je la déso-
bligerois réellement , si je voulois la
reconduire , ou m'éclaircir de sa de-
meure. Je la laissai aller en liberté ,
& je restai dans un étonnement infini
de tout ce qui venoit de m'arriver.
Comment , disois-je , puis-je croire
que ce que j'ai vû ne soit pas une il-
lusion ? Dans la même journée je re-
trouve Clarice & Dona Mendoza.
Le hasard me fait rencontrer ces deux
personnes dans le même lieu & dans
le même moment , quand je croyois
l'une & l'autre dans les Pays les plus
éloignés. Cependant , continuai-je ,
que vais-je devenir ? Me voilà encore
captif & dans les fers de Dona Men-
doza. Ai-je donc oublié les maux que
m'a causés son amour ? Ne me sou-
vient-il plus de ce que je dois au sou-
venir & à la tendresse de Dona The-
resa ? Infortunée Amante , m'écriai-

je dans mon transport , quel sort cruel vous arrache un cœur dont votre amour & vos bontés eussent dû vous assûrer la possession ? Car quel que soit le panchant invincible qui m'attire malgré moi vers Dona Mendoza , quelque effet que sa beauté fasse sur mon cœur , je sens que la reconnoissance , que l'amour même vous donneroit la victoire , si j'étois auprès de vous. Je ne suis coupable que d'un crime , auquel mon tempérament me force. Je connois que tout m'engage à vous être fidèle : je le serois , si j'étois auprès de vous ; mais les yeux de Dona Mendoza m'ôtent le pouvoir d'agir librement : je me trouve emporté malgré moi-même , & je n'ai aucun secours pour me défendre.

Je fus agité de ces réflexions jusques au lendemain. Je sentis qu'elles se dissipoient , à mesure que l'heu-

re du rendez-vous approchoit. J'allai au jardin de l'Arcenal au tems marqué. Dona Mendoza m'avoit prévenu : je la trouvai dans le même bastion où j'avois parlé la veille à Clarice. Vous êtes négligent, me dit-elle, & je vous ai prévenu. Depuis près d'une demi-heure, je m'amuse à rêver. Et à quoi rêvez-vous? lui dis-je. Suis-je assez heureux pour avoir un peu de part dans vos secrètes pensées? Vous étiez, reprit-elle, le seul sujet de ma rêverie. Je pensois qu'en suivant vos conseils, j'allois vous rendre aussi malheureux, que vous me rendrez peut-être infortunée. J'ai voulu cette nuit faire une ferme résolution de vous dire un éternel adieu : je me suis consultée, je suis venue ici dans ce dessein, je vous vois, & voilà que je change à demi de sentiment.

Je rassûrai de nouveau Dona Men-

doza sur toutes ses craintes. Enfin, après l'avoir fait consentir de ne plus penser à la retraite, je la vis encore plusieurs fois dans le même jardin; & j'étois sur le point d'obtenir la permission d'aller chez elle, lorsqu'il arriva un accident qui mit fin à mes égaremens & aux siens.

Un jour que je sortois de l'Arcenal, vers les sept heures du soir, dès que je fus dans la rue saint Antoine, un homme m'aborda avec un empressement extrême. Est-ce vous, me dit-il, Monsieur de Vaudreville? Celui qui me parloit étoit ce même Ludovico, qui m'avoit conduit de Madrid jusqu'à Bayonne. Je fus si étonné de le voir, qu'à peine pus-je lui demander, dans ma première surprise, par quel hazard il étoit à Paris. J'ai à vous apprendre, me répondit-il, de tristes nouvelles. Dona Theresane vit plus;

& elle m'a chargé, en mourant, de vous apprendre, dans quelque Pays que vous fussiez, qu'elle vous avoit aimé jusqu'au tombeau. Dona Theresa ne vit plus! m'écriai-je. Ah! je ne dois plus aimer la vie. Juste Dieu! avez-vous pû terminer les jours d'une personne aussi aimable, dans un âge si peu avancé? C'étoit là le dernier coup que le sort me réservoir; & je ne devois être un moment tranquille, que pour être agité plus cruellement. Une foiblesse succéda à mes plaintes: je tombai dans une espèce d'évanouissement. On fut obligé de me conduire dans une boutique voisine, où j'eus le tems de reprendre mes esprits. Dès que je fus revenu à moi, j'ordonnai qu'on fît venir un fiacre. Je montai dedans avec Ludovico; & pleurant à chaudes larmes, je le conduisis chez moi. Je le priai de m'apprendre les

particularités du trépas de Dona Theresfa. Elle est morte, me dit-il, d'une maladie de langueur. Dès qu'elle eut expiré, je partis pour venir vous donner une lettre qu'elle m'avoit fait jurer de vous remettre. J'allai d'abord à Bayonne, pour apprendre de vos nouvelles. On me dit que vous étiez parti pour Paris. J'y suis venu; & depuis plusieurs jours, j'avois fait des perquisitions inutiles pour vous déterrer. J'allois aux spectacles, aux promenades, aux Eglises, dans tous les lieux publics, où je croyois pouvoir vous trouver. Je commençois à perdre l'espérance de vous rencontrer. Je suis allé aujourd'hui au jardin des plantes; & en revenant, je vous ai trouvé dans la rue saint Antoine. C'en est donc fait? dis-je à Ludovico. Ta belle Maîtresse n'a plus de part à la vie; & c'est moi qui l'ai

fait descendre dans le tombeau. Je ne pus parler davantage : je restai plongé dans un désespoir affreux. Ludovico me promit de m'apporter la lettre de Dona Theresa , qu'il disoit n'avoir point sur lui ; & après avoir tâché de me consoler le plus qu'il put , il se retira , & me laissa seul , & en proie à la plus vive douleur.

Je demurai jusqu'au lendemain sur la même chaise où je m'étois jetté. Je fus toute la nuit persécuté , tourmenté , déchiré par mes remords. Incessamment je croyois voir Dona Theresa dans son cercueil me reprocher sa mort , & mon ingratitude. Toute l'espérance que Dona Mendoza m'avoit donnée de me rendre ma première place dans son cœur , ne put calmer un seul instant ma douleur. Je résolus même de rester un jour ou deux sans la voir : il m'eut été impossible de
lui

lui cacher mes déplaîsirs ; & peut-être ne me fus-je point assez contraint pour ne pas lui reprocher d'être la cause de la mort de son amie. Car mon cœur étoit dans une situation surprenante & indéfinissable. J'adorois la mémoire & le souvenir de Donna Theresa ; & j'aimois malgré moi , & comme par enchantement , Donna Mendoza. Quoiqu'elle ne m'eût point encore permis d'aller chez elle , elle m'avoit appris sa demeure. Je devois me trouver à l'heure ordinaire au jardin de l'Arcenal , & elle devoit s'y rendre. Je lui écrivis cette lettre.

LE T T R E.

UNE douleur mortelle qui m'accable , m'empêche de me trouver au rendez-vous. Vous me pardonnerez aisément , quand vous saurez que je suis occupé à pleurer la mort de Dona

II. Partie.

I

Theresa. J'en ai appris la nouvelle par Ludovico, que je vis hier en vous quittant. Quelque touché que je sois de vos appas, ne condamnez point des larmes que je dois à l'amour, à la pitié & à la reconnoissance. Je serois indigne de vous plaire, si j'étois insensible au coup qui m'accable.

Dona Mendoza ne fut pas médiocrement surprise de ma lettre. Soit tendresse pour moi, soit reconnoissance pour le souvenir d'une amie dont elle ne pouvoit que se louer, elle voulut me parler; & je la vis entrer dans ma chambre, lorsque je l'attendois le moins. Je viens, me dit-elle, partager vos douleurs, & joindre mes larmes aux vôtres. Vous perdez une personne que vous avez aimée tendrement. J'ose vous asûrer qu'elle ne me fut pas moins chere qu'à vous. Le même panchant & la

même violence qui vous forcèrent à la trahir, occasionnerent mon crime. Je lui manquai malgré moi, & je puis affirmer que l'envie de vous plaire n'étouffa jamais dans mon cœur l'amitié que je lui avois jurée.

J'allois répondre à Dona Mendoza, lorsque j'entendis heurter à ma porte. J'ouvris. Dieu ! quelle surprise ! Ludovico & Dona Theresa entrèrent dans ma chambre. Dona Mendoza poussa un grand cri, & s'évanouit. Dona Theresa surprise de la vûe de sa fatale rivale, tomba en foiblesse dans les bras de Ludovico. Vous m'avez trahie, lui dit-elle, Ludovico ; & Vaudreville est toujours infidèle. Je me jettai aux pieds de Dona Theresa. Quoi ! Vous êtes vivante ! m'écriai-je. Je puis vous revoir encore ! Ah ! souffrez que je me justifie. Je suis moins coupable que vous ne me croyez.

I ij

Vous l'êtes , me dit-elle , cent fois plus qu'il ne faut pour me rendre la femme du monde la plus malheureuse. Mais laissez-moi , & secourez Dona Mendoza. Je tournai alors les yeux sur elle ; & la voyant encore privée de l'usage des sens , je tâchai de la rappeler à la vie. L'aimable Dona Theresa employa tous ses soins pour soulager sa rivale , à qui la frayeur avoit ôté tout sentiment. Elle avoit été saisie d'un effroi si subit , croyant que l'ame de Dona Theresa venoit se venger des outrages qu'elle avoit reçus lorsqu'elle vivoit : & cette peur avoit tellement occupé ses esprits , que lorsqu'elle fut revenue de son évanouissement , elle tint encore pendant long-tems des discours sans suite & sans jugement. Enfin elle reprit entièrement ses sens ; & la connoissance qu'elle eut

du faux bruit de la mort de Dona Theresa, qu'elle voyoit s'empresse de la secourir, lui fit prendre sa détermination dans un instant. Le Ciel, dit-elle, a conduit les choses à son terme. J'entens sa volonté : c'est à moi de l'exécuter. Dona Theresa est sans doute veuve : l'habit où je la vois, le Pays où je la rencontre, tout m'en est un sûr garand. Elle vient recueillir le fruit d'un amour qui lui est dû : & moi, je vais, suivant mon premier dessein, donner à Dieu des jours que je lui avois consacrés depuis long-tems. Dona Mendoza apprit ensuite à son amie les malheurs qu'elle avoit essuyés, & par quel hazard elle étoit à Paris. Dona Theresa ne put s'empêcher de la plaindre, & lui raconta comment son mari étant mort, elle avoit pris la résolution, si j'étois encore fidèle, de faire ma fortune :

qu'elle avoit vendu tout son bien ,
& étoit allée à Bayonne , où ayant
appris que j'étois venu à Paris , elle
m'avoit fait chercher par Ludovico ,
à qui elle avoit ordonné de me dire
qu'elle étoit morte , pour savoir com-
ment j'apprendrois cette nouvelle.
Elle ajouta qu'ayant cru , sur le rap-
port qu'on avoit fait de mon afflic-
tion , qu'elle étoit toujours dans mon
souvenir , elle étoit venue pour me
tirer d'inquiétude. Je venois , dit Do-
na Mendoza , dans le même dessein.
Elle remit alors à Dona Theresä la
lettre que je lui avois écrite l'après-
dîné. Je ne serai plus , ajouta-t'elle ,
un obstacle à votre bonheur , & je
vais rentrer dans un Couvent. Elle
s'y renferma en effet peu de jours
après ; & ne se réservant qu'une mo-
dique pension , elle fit présent à Do-
na Theresä de plus de dix mille écus

*DU CHEVALIER DE*** III.*

de bijoux qui lui restoient , & du capital de quarante mille livres qu'elle avoit placées à Paris.

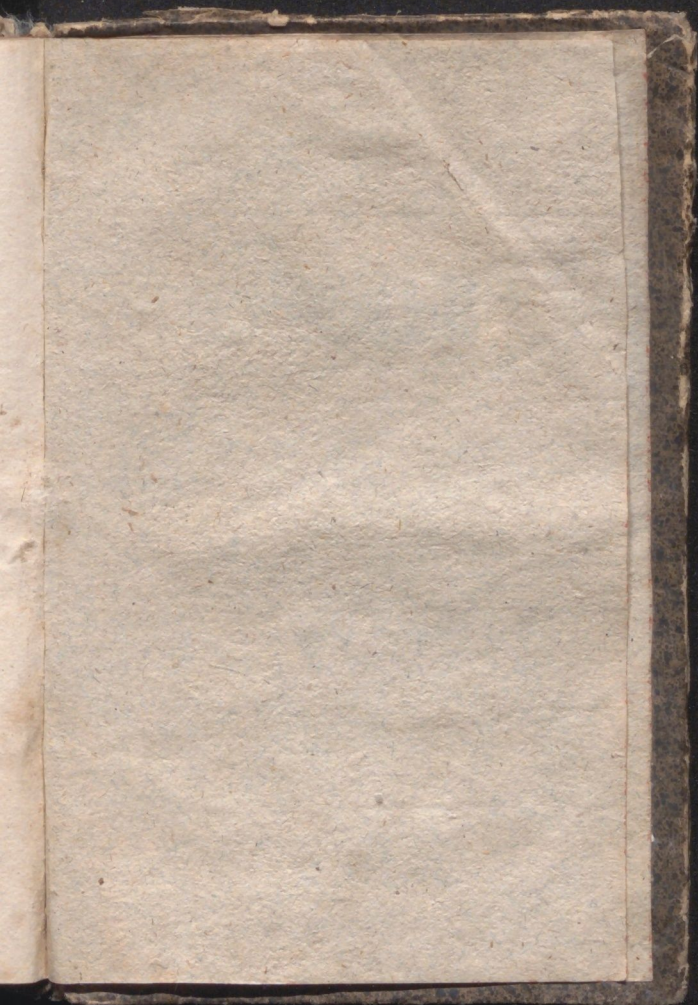
J'épousai quelque tems après la belle Theresä ; & ayant obtenu ma grace de la Cour , par le moyen de mes amis , je me vis excessivement riche & très-heureux , après avoir es-
suyé tant de traverses & d'infortunes.

Fin de la dernière Partie.

DU CHATIAUX DE LA VILLE

de bloux qui lui estoient
presche par une autre
avoir plus des à l'œuvre
le plus de l'œuvre de la
belle l'œuvre de la
sacre de la Cour. et le moyen de
mes amis le moyen de l'œuvre
che de l'œuvre de la
l'œuvre de la œuvre de l'œuvre

le de la œuvre de la



112913

ULB Halle

3

006 910 734



AE 112913

S (P. 112)

DL 2382 $\frac{C}{10}$

calibrite

colorchecker CLASSIC



02/24

mm

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE ***.

*Par Monsieur le Marquis
D'ARGENS.*

SECONDE PARTIE.



A PARIS.

M. DCC. XLVII.

